

LuBe_25.1_eleve

Jérôme Godefroy : Nous allons maintenant parler des portables à l'hôpital. Bonjour professeur Michel Drancourt.

Michel Drancourt : Bonjour.

Jérôme Godefroy : Vous êtes professeur de microbiologie à l'Université de Marseille. Vous êtes l'invité de RTL midi car il y a une étude anglo-saxonne, britannique et américaine, qui affirme que le portable, le téléphone portable peut être une voie importante de diffusion des infections nosocomiales dans les hôpitaux, et ces travaux confirment vos propres observations.

Michel Drancourt : Oui, nous avons fait un travail plus modeste que celui qui a été publié, mais qui va exactement dans le même sens et qui montre qu'effectivement les téléphones portables, ceux du personnel ou ceux de patients, peuvent être contaminés avec des bactéries ou des virus qui sont eux-mêmes... qui peuvent eux-mêmes être responsables d'infections ensuite chez les patients, qu'on appelle des infections nosocomiales.

Jérôme Godefroy : Alors, pourquoi le portable justement, parce que c'est un objet qui va partout, qui va à l'extérieur, qui revient...

Michel Drancourt : Oui.

Jérôme Godefroy : Voilà, c'est ça, hein ?

Michel Drancourt : Tout à fait. Et puis c'est un objet relativement nouveau tout de même dans les hôpitaux, c'est un objet qui en pratique n'existait pas quasiment il y a une dizaine d'années, par exemple dans les hôpitaux ou dans les cliniques et c'est un sujet qui n'avait pas été véritablement étudié jusqu'à présent. D'autres objets inanimés dans les hôpitaux avaient fait l'objet de recherches de même nature, mais pas le téléphone portable jusqu'à présent.

Jérôme Godefroy : D'autres objets comme par exemple les appareils de prise de tension, les thermomètres, ces choses là.

Michel Drancourt : Oui, tout à fait, voilà. On est entouré... lorsqu'on est patient hospitalisé dans une clinique ou dans un hôpital, on est entouré par tout un tas d'objets, ceux que vous venez de citer, puis il y a des objets un petit peu plus distants : les ordinateurs, par exemple. Les claviers d'ordinateur ont beaucoup été étudiés, ils sont porteurs, sans surprise je dirais, de microbes, voire de virus.

Élizabeth Martichoux : Alors, les infections se transmettent de patient à patient, via les soignants à cause de ces portables.

Michel Drancourt : Voilà, oui. Disons qu'il faut... ceci étant... il faut un tout petit peu tempérer le rôle réel de tout ça, si vous voulez. Tous ces objets, les portables, les autres objets que nous avons cités ensemble sont... peuvent être contaminés par des virus ou des bactéries. Mais ensuite il faut que le virus ou la bactérie passe du portable vers le patient, pour donner une infection au patient. Et en réalité le passage se fait beaucoup, beaucoup par les mains du personnel, les mains des médecins, des infirmières, des autres personnels qui vont prendre en charge le patient.

Élizabeth Martichoux : Des mains qui ne sont pas désinfectées ? Des mains qui ne sont pas lavées entre chaque opération ? Chaque acte ? C'est ça le problème ?

Michel Drancourt : C'est un point clé, exactement. Vous avez tout à fait raison, c'est un point clé actuellement de la prévention des infections que de convaincre tous les soignants, tous les soignants, en permanence, d'avoir une très bonne hygiène de leurs mains, et en pratique il y a un geste qui est très simple en théorie mais qui n'est pas si facile que ça à implanter, qui est de se passer les mains à ce qu'on appelle des solutions hydro-alcooliques...

Élizabeth Martichoux : On les connaît bien avec le H1N1.

Michel Drancourt : Et donc, c'est un point clé. Et donc, vous voyez bien qu'en réalité la bactérie, staphylocoque par exemple, qui peut être trouvée sur un téléphone portable, pour que cette bactérie ensuite soit responsable d'une infection chez un patient, il faut qu'elle soit en contact avec le patient, et qu'en pratique la seule façon, bien entendu, c'est que les mains qui ont touché le téléphone portable, ensuite touchent directement le patient sans hygiène. Donc, le point clé c'est le passage par les mains du personnel et donc l'hygiène des mains du personnel.

Élizabeth Martichoux : On tombe un peu de sa chaise, parce qu'on pensait quand même que c'était fait systématiquement après un coup de fil au portable et avant d'examiner un patient, on devrait se laver les mains !

Michel Drancourt : Vous avez tout à fait raison. Et là, pour être vraiment précis, ça semble un détail mais ça ne l'est pas, plutôt que laver à proprement parler, il y a une façon de... laver, ça laisse supposer en gros de l'eau et du savon schématiquement... en réalité il y a quelque chose de beaucoup plus simple et plus rapide que ça, qui est de se frotter les mains avec ces fameuses solutions hydro-alcooliques. Et donc, vous avez raison, il faut que ça soit fait comme ça. Malheureusement, ce geste qui est pourtant très simple, très rapide, facile puisque maintenant je dirais toutes les cliniques, tous les hôpitaux sont équipés de solutions hydro-alcooliques, et bien, malheureusement n'est pas fait dans 100% des cas, comme cela devrait, il reste des brèches, et c'est à ce moment-là que le virus ou la bactérie peut passer du téléphone portable, ou bien d'autres objets inanimés d'ailleurs, vers le patient.

Jérôme Godefroy : Professeur, donc si je comprends bien, vous ne mettez pas en cause directement et uniquement le portable, ce sont les pratiques que vous mettez en cause.

Michel Drancourt : Disons les deux. Le téléphone portable est un objet supplémentaire en quelque sorte qui est introduit...

Élizabeth Martichoux : Un nouveau vecteur.

Michel Drancourt : Voilà, un nouveau vecteur, une nouvelle source possible de microbes qui n'existait pas, encore une fois, dans nos cliniques et dans nos hôpitaux il y a encore quelques années, hein, finalement, qui était très peu répandu, tout au moins, qui maintenant est extrêmement banalisé, donc il faut tenir compte du fait que cet objet nouveau peut être une source de microbes et donc il faut réfléchir à en limiter tout de même l'usage ou la proximité des patients, mais ça n'est pas suffisant et il faut également renforcer encore l'hygiène des mains du personnel, et moi, je dirais que dans ce sens-là, la diffusion que vous assurez de ça est extrêmement importante, parce qu'un acteur important de ça, c'est le patient lui-même. C'est-à-dire que c'est au patient de vérifier...

Élizabeth Martichoux : Exiger, on va exiger des soignants qu'ils se lavent les mains avant tout examen sur nous-mêmes.

Michel Drancourt : Je crois que vous avez raison, c'est important... l'hygiène est faite pour les patients, elle n'est pas faite pour les soignants. Elle est faite pour protéger.

Élizabeth Martichoux : En tout cas, pas question d'interdire les portables à l'hôpital, ça ne serait pas possible. C'est irréversible.

Michel Drancourt : Non, je pense qu'il faut le limiter simplement. D'une part, c'est irréversible et deuxièmement, je pense qu'il faut simplement en limiter l'usage dans un certain nombre de points clés, si vous voulez, de l'hôpital. Entre se servir du portable dans un couloir de circulation, c'est une chose, dans une salle d'opérations, ça serait d'autre nature. Donc, on est d'accord qu'il y a une graduation des choses, et que simplement il faut trouver le point raisonnable.

Élizabeth Martichoux : Merci beaucoup Michel Drancourt d'avoir été en ligne dans ce RTL Midi. Je rappelle que vous êtes professeur de microbiologie à l'Université de Marseille.

Michel Drancourt : Merci à vous.

EXERCICE 1

18 poi

Vous allez entendre **deux fois** un enregistrement sonore de 5 minutes environ.
 Vous aurez tout d'abord 1 minute pour lire les questions. Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement.
 Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions.
 Vous écouterez une seconde fois l'enregistrement.
 Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses.

Lisez les questions, écoutez le document puis répondez.

❶ Qu'enseigne le professeur Michel Drancourt ?

1 pt

.....

❷ Michel Drancourt...

1,5 pt

- A ☐ propose de conduire une étude...
 B ☐ confirme les résultats d'une étude.... ... sur les téléphones portables.
 C ☐ conteste la méthodologie d'une étude...

❸ D'après Michel Drancourt, quel problème pose le téléphone portable à l'hôpital ?

1,5 pt

.....

❹ Pour quelle raison aucune étude sur les téléphones portables n'a été faite ?

1 pt

- A ☐ Ils n'avaient soulevé aucun soupçon.
 B ☐ Ils étaient indispensables pour les médecins.
 C ☐ Ils n'étaient pas fréquents dans les hôpitaux.

❺ Citez deux autres objets qui ont servi pour le même type de recherche.

1 pt

- a).....
 b).....

❻ Qu'est-ce qui surprend la journaliste ?

2 poi

.....

.....

❼ Michel Drancourt considère qu'il est indispensable de...

- A ☐ se laver systématiquement les mains à l'eau et au savon.
 B ☐ se désinfecter les mains avec une solution hydro-alcoolique.
 C ☐ se laver et, en plus, se désinfecter avec une solution hydro-alcoolique.

❽ Selon Michel Drancourt...

- A ☐ la majorité des patients ne se désinfecte pas les mains.
 B ☐ la totalité des hôpitaux dispose de solutions hydro-alcooliques.
 C ☐ la majorité des médecins se désinfecte régulièrement les mains.

❾ Sur quoi portent les critiques du professeur Drancourt ?

.....

❿ Quel est, selon le professeur Drancourt, le rôle des médias dans le renforcement de l'hygiène ?

.....

⓫ Que suggère la journaliste aux patients ?

.....

⓬ Michel Drancourt propose...

- A ☐ d'interdire totalement l'utilisation du portable dans les hôpitaux.
 B ☐ d'autoriser l'utilisation du portable pour les médecins uniquement.
 C ☐ de réduire l'utilisation du portable par les médecins et les patients.

⓭ Quelle est la conclusion de Michel Drancourt ?

.....



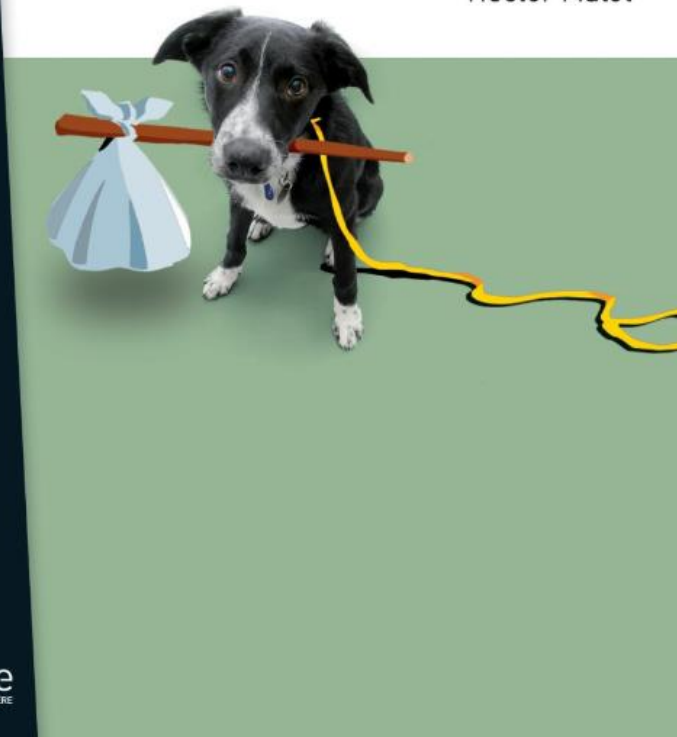
B1

hachette

FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

Sans famille

Hector Malot



CHAPITRE 1

Sans Famille

Mère Barberin

Je suis un enfant trouvé.

Jusqu'à huit ans, j'ai cru que j'avais une mère : quand je me couchais, chaque soir, une femme venait m'embrasser ; si je pleurais, elle me serrait doucement dans ses bras, et elle arrêtait ma peine¹.

Mais, un jour, arrive de Paris un homme. Il venait dire à ma mère, la Mère Barberin, que son mari était tombé du toit d'une maison pendant qu'il travaillait ; il était maintenant à l'hôpital, et ne pouvait plus nous envoyer d'argent. Le seul moyen d'avoir quelque² argent était de vendre la vache ! Mais une vache, c'est la nourriture du paysan ; si nous la vendions, nous n'avions plus de beurre ni de lait, ni de fromage, ni de tout ce que nous achetions avec quelques litres de lait par jour. Nous avons quand même vendu la vache et, depuis, nous avons seulement mangé du pain le matin, des pommes de terre au sel, le soir, et c'est tout.

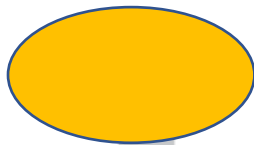
Pourtant, le jour du Mardi-Gras³, Mère Barberin a une bonne idée : avec deux œufs, un peu de lait, un peu de farine, elle fait des crêpes⁴. Nous commençons ce bon dîner, quand on frappe à la porte.

1 Peine : chagrin, tristesse.

2 Quelque : ici, un peu.

3 Mardi-Gras : c'est le dernier jour du carnaval. Dans les pays catholiques, c'est une période de fête durant laquelle les gens s'amuse, et mangent bien parce qu'ensuite, pendant quarante jours, vient le carême, période au cours de laquelle on fait pénitence en souvenir des souffrances du Christ. Aujourd'hui, peu de gens se souviennent du sens du carême et du carnaval mais ils ont gardé l'habitude de manger des crêpes le jour du Mardi-Gras.

4 Une crêpe : une sorte de gâteau très plat et rond fait avec de la farine, des œufs du sucre et du sel.



— Qui est là ? demande Mère Barberin. Puis elle se retourne.

— Ah ! Mon Dieu, c'est toi, Jérôme ! dit-elle. Et, me poussant vers un homme qui venait d'entrer, elle ajoute :

— Rémi, c'est ton père.

Voilà cet homme qui se met à table avec nous. Il me regarde manger et demande :

— Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça, d'habitude ?

— Oh, si ! dit la Mère Barberin, d'habitude, il mange bien.

Mais je n'avais envie ni de parler, ni de manger.

— Tu n'as pas faim ? me dit l'homme.

— Non.

— Eh bien, va te coucher, et vite.

J'étais depuis quelque temps dans mon lit, mais je ne dormais pas. J'entendais Mère Barberin parler avec son mari, et je me demandais pourquoi mon père semblait méchant. La maison, c'est une grande salle ; dans un coin se trouvait la table, dans un autre mon lit, dans le troisième celui de ma mère. Au fond, c'était la cheminée. Ils étaient tous deux assis près de la table, assez loin de moi, mais je pouvais entendre ce qu'ils disaient.

— Pourquoi as-tu gardé cet enfant ? demandait l'homme.

— Parce que je l'aime. Rappelle-toi, Barberin, nous l'avons trouvé quand il était à peine un bébé, je lui ai donné mon lait, à ce pauvre petit, puisque notre fils venait de mourir. Comment, pouvais-je le jeter dehors !

— Quel âge a-t-il ?

— Huit ans.

— Il faut nous débrouiller pour gagner de l'argent avec lui. Ah, que j'ai été bête ! Quand je l'ai trouvé, il y a huit ans, à notre porte, il était habillé de beaux vêtements. J'ai cru que ses parents allaient venir le chercher, et nous donner de l'argent. Maintenant, il doit gagner sa vie. Nous n'avons plus de vache, mon accident ne me permet plus de travailler. Ne me dis rien, c'est décidé.

Puis il sort. Alors, j'appelle Mère Barberin ; elle arrive vite, et m'embrasse.

— Tu ne dors pas, mon petit ? Tu as donc tout entendu ?

— Oui, et je comprends. Tu n'es pas ma Maman, et cela me fait de la peine. Mais cet homme n'est pas mon père, et cela me fait plaisir, parce que je ne l'aime pas.

Je pleurais. Je voulais bien gagner ma vie, mais j'avais peur de ne pas rester avec ma Mère Barberin. On m'avait parlé d'une grande maison où vont les enfants et les vieux qui n'ont personne pour s'occuper d'eux. Je ne voulais pas y aller. La Mère Barberin me tenait la main, en me parlant doucement. Le sommeil, enfin, est venu.

Rémi s'en va

Le lendemain, je décide de rester près de la Mère Barberin, ne voulant pas la quitter ; mais le père Barberin arrive, et me dit de venir avec lui au café⁵. Là, assis à une table, se trouvait un vieil homme, grand, avec de longs cheveux gris qui pendaient⁶ sur ses épaules. Autour de lui, trois chiens et un singe étaient assis. Et, pendant que Barberin racontait aux gens du café qu'il ne voulait plus me garder chez lui, le vieil homme, sans dire un mot, sans remuer⁷, me regardait.

Tout d'un coup⁸, me montrant de la main, il demande à Barberin :

— C'est cet enfant-là qui vous gêne⁹ ?

— Lui-même.

⁵ Un café : un lieu public où on peut boire du café, du thé et tout genre de boissons chaudes ou froides. Il y a beaucoup de cafés en France.

⁶ Pendre : ici, descendre.

⁷ Remuer : bouger.

⁸ Tout d'un coup : soudain.

⁹ Gêner : embêter, déranger.

Le vieil homme regardait Barberin, puis me regardait. J'avais très peur.

— Donnez-moi cet enfant, dit enfin le vieil homme. Il travaillera avec moi.

Barberin, voyant la possibilité de gagner peut-être de l'argent, demande alors :

— Combien me le paierez-vous ?

— Vingt francs par an, dit le vieil homme. Je ne vous l'achète pas, je vous le loue.

— Vingt francs ? C'est très peu.

— Ce que vous voulez, n'est-ce pas, c'est que cet enfant ne mange plus de votre pain ? Et moi, je vous offre de me charger¹⁰ de lui.

— Mais regardez le bel enfant ! Il est fort comme un homme ! Il est solide !

— Oui, il est fort, mais il ne pourrait pas faire un travail dur.

— Lui ? Mais si, regardez-le de près.

Ces deux hommes en train de parler de moi, et du prix que je pouvais valoir¹¹, cela me rappelait le jour où le marchand était venu acheter notre vache.

— Je vous donne trente francs, dit le vieillard¹². Alors, je me jette sur le vieil homme et lui dis :

— Laissez-moi ici, Monsieur, ne m'emmenez pas, s'il vous plaît ! Je veux Mère Barberin.

— Assez¹³, me dit Barberin, ou tu vas avec le vieux Vitalis ou tu t'en vas tout seul. Et si tu pleures, je te bats.

10 Se charger de quelqu'un : s'occuper de lui.

11 Valoir : coûter.

12 Un vieillard : un vieil homme.

13 Assez : ça suffit.

— Il n'a pas envie de quitter la femme qui s'est toujours occupée de lui, il a du cœur, c'est bon signe¹⁴, dit Vitalis. Allons, viens, mon enfant, comment t'appelles-tu ?

— Rémi.

— Eh bien, viens, Rémi. Prends ton paquet, et partons.

Nous voilà donc partis. Tout en marchant¹⁵, je regardais ma maison, où j'habitais depuis si longtemps, où j'avais été heureux, jusqu'à l'arrivée de Barberin. Vitalis me donnait la main. Les trois chiens, Capi, Zerbino, Dolce, marchaient, tranquilles, et le singe Joli-Cœur, sur l'épaule de son maître, semblait content.

Nous étions maintenant à un endroit élevé¹⁶ et je pouvais voir notre maison. Elle était éclairée par le soleil, et juste à ce moment, Mère Barberin poussait la porte du jardin. Alors, je me mets à crier, de toutes mes forces :

— Maman ! Maman !

Mais nous étions trop loin, elle ne pouvait pas m'entendre. Vitalis, qui s'était assis sur l'herbe, vient près de moi, voit ce que je voyais, me regarde appeler ma mère.

— Pauvre petit, me dit-il, viens, mon enfant !

Il prend ma main et la serre dans la sienne. Je le suis. Je tourne la tête ; mais déjà, je ne voyais plus la maison !

Il m'avait acheté, ce Vitalis, mais ce n'était pas un méchant homme. Au bout de quelques minutes, il laisse ma main, et je marche à côté de lui.

C'était la première fois que je marchais si longtemps sans m'arrêter. Vitalis et les chiens ne semblaient pas sentir la fatigue, mais moi, je traînais les jambes¹⁷ et n'osais pas demander à m'arrêter.

14 C'est bon signe : ceci annonce quelque chose de bien. Ici, cela montre que Rémi est un bon garçon.

15 Tout en marchant : pendant que je marchais.

16 Élevé : haut.

17 Je traînais les jambes : je marchais lentement à cause de la fatigue.